

Peut-on encore être anticonformiste ?

Isabelle Daunais

Number 75, Winter 2019

Le néoconformisme

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89505ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Daunais, I. (2019). Peut-on encore être anticonformiste ? *L'Inconvénient*, (75), 10–14.

Peut-on encore être anticonformiste ?

ESSAI **Isabelle Daunais**

En 2006, *L'Inconvénient* avait publié, pour s'amuser, un numéro intitulé « Originaux et détraqués », titre emprunté à l'ouvrage facétieux de Louis Fréchette, paru en 1892, dans lequel l'auteur de *La légende d'un peuple* faisait le portrait de quelques-unes des « physionomies pittoresques » qu'il avait eu l'occasion de croiser dans sa bonne ville de Québec, dont il étendait d'ailleurs les frontières, pour les besoins de la cause, jusqu'à Montréal. Reprenant et surtout célébrant l'idée de Fréchette que « la société serait bien plate, et son aspect bien monotone, si elle n'était pas un peu accidentée et comme bigarrée par ces excentriques personnages à panache polychrome qui en accentuent la variété des teintes [et] en brisent la tonalité trop persistante¹ », ce numéro réunissait des portraits d'êtres fictifs ou réels qui auraient pu, même à plus de cent ans d'écart, figurer sans trop démériter dans la galerie effectivement fort colorée composée par le célèbre poète.

Douze ans plus tard, il n'est pas sûr que l'exercice serait encore possible (ce qui signifie que sous certains aspects nous étions plus proches en 2006 de 1892 que nous sommes proches aujourd'hui de 2006). Les termes mêmes empruntés à Fréchette sont devenus plus délicats à utiliser. « Original », sans doute, passerait encore, mais « détraqué », assurément, n'est plus envisageable. Il y aurait aussi, pour nos consciences d'aujourd'hui, le risque de l'« appropriation ». Pas plus, vraisemblablement, que ne l'avait fait Fréchette, les collaborateurs du numéro de 2006 n'avaient demandé à leurs originaux et à leurs détraqués (dans le cas de personnes réelles) la permission de les peindre, si amicalement que ce fût, ou, pour le dire en termes contemporains, de se saisir de leur histoire et de leur identité. Un tel numéro, aujourd'hui, ne serait guère pensable que sous la forme de l'autoportrait.

Mais ces obstacles, certes appréciables, ne seraient pas nécessai-

rement les plus importants. La difficulté principale d'une telle galerie de portraits tiendrait plutôt aujourd'hui à la matière première, c'est-à-dire à l'existence même de « physionomies pittoresques ». Il n'est plus aussi facile, en effet, de trouver autour de nous, comme à l'époque de Louis Fréchet ou comme il n'y a pas si longtemps encore, des « originaux » et des « détraqués ». Ce n'est pas tant que le trait de l'originalité se soit éteint en lui-même. Il n'y a aucune raison biologique ou évolutive pour que le potentiel d'excentricité, d'inventivité ou de bizarrerie de l'humanité se mette soudainement, ou même progressivement, à disparaître. Le problème tient plutôt à ce qu'il est aujourd'hui beaucoup plus ardu que jadis (et même que naguère) pour ce potentiel de s'exprimer et d'être reconnu, plus compliqué pour un individu d'être *de facto* un original et un détraqué ou, si l'on préfère, un anticonformiste. La raison en est que celui qui, dans la société actuelle, souhaite échapper à la conformité et à la normalité doit fournir des efforts non seulement beaucoup plus grands qu'auparavant, mais aussi, et surtout, d'un genre tout à fait inédit.

Sans doute ce qu'on peut appeler la singularité a-t-il toujours exigé, face au conformisme, un certain travail, un certain courage, ou inversement une certaine candeur. Les normes sont vieilles comme le monde et il y a fort à parier que l'homme des cavernes s'y soumettait, et y soumettait ses congénères, avec autant de zèle que toutes les générations d'humains après lui. Pour se soustraire à une pression aussi ancienne et aussi profondément ancrée dans notre psyché, il faut donc ou une forte lutte, ou une grande inconscience. Ce serait, bien évidemment, une erreur que de le déplorer, les anthropologues nous ayant depuis longtemps appris l'importance, pour la cohésion sociale, de l'établissement de règles, de lois, de coutumes et de traditions. L'humanité a même trouvé dans le « désir mimétique », analysé de façon magistrale par René Girard, une ruse extrêmement efficace pour faire de l'imitation d'autrui tout à la fois un aiguillon et une forme de récompense : vouloir posséder ce que son voisin possède et se féliciter d'y parvenir, aimer ce que tel publicitaire ou tel « influenceur » nous suggère d'aimer et clamer haut et fort cette obéissance sur sa page Facebook, chercher à s'épanouir et se convaincre qu'on est plus heureux ou en meilleure santé en suivant les derniers pré-

ceptes et les dernières recettes à la mode, bref, non seulement se conformer, mais plus encore *s'appliquer* à le faire apporte aux humains que nous sommes une inépuisable satisfaction, dont il serait aussi vain que déraisonnable de croire qu'elle n'a pas été et ne continue pas d'être essentielle, quels qu'en soient parfois les ridicules, à la survie de notre espèce.

Cela dit, si le conformisme se perd dans la nuit des temps, il en va de même de son contraire, c'est-à-dire de la résistance que, sous une forme ou une autre, on a toujours opposée à la norme, non certes pour la contrer – on ne contre pas une telle force – ni même pour l'amoindrir – que constitue une goutte d'eau dans un océan ? –, mais, plus modestement, pour la *révéler*. L'esprit de contradiction, la fantaisie, l'invention, la défiance ont en effet pour fonction, au-delà des buts particuliers qu'ils se donnent, de rappeler ce qu'est la norme et à quel point, spontanément, nous la suivons. Mais parce que la norme nous est nécessaire, cette résistance doit être régulée, et c'est pourquoi elle fait face à toutes sortes d'obstacles, plus ou moins grands selon les époques et les lieux, se voyant tantôt plutôt bien, tantôt plutôt mal accueillie.

Mais, comme je l'ai dit plus haut, les obstacles auxquels se heurte l'anticonformisme et l'accueil qui lui est fait sont aujourd'hui d'une nature nouvelle qui le rend beaucoup plus difficile à pratiquer. Un de ces obstacles tient au changement d'échelle qui, au cours des dernières années, a affecté la norme. Il n'était pas très compliqué, jadis, d'être un original ou de passer pour tel : il suffisait, peu ou prou, de venir d'ailleurs, de choisir ses modèles au sein de cercles plus rares ou plus reculés, de marcher en dehors des clous, bref, de sortir de son milieu, qui était alors petit ou à tout le moins circonscrit. Mais à l'ère des réseaux sociaux et du tourisme généralisé, de la mondialisation et de son immense pouvoir d'homogénéisation – des habitats, des sensibilités, des manières de vivre et de penser –, il n'existe plus guère qu'un seul grand milieu, auquel il est devenu proprement impossible de se dérober. Plus aucun cercle n'est aujourd'hui rare ou reculé. Plus aucune nouvelle manière d'être ou d'agir, dès qu'elle cherche à devenir visible et à manifester son anticonformisme, n'échappe au risque de devenir « virale », c'est-à-dire de se voir instantanément adoptée par un nombre considérable de personnes qui, sans

même y penser, la transformeront en une nouvelle mode. Un anticonformiste, autrefois, pouvait l'être toute sa vie sans avoir à beaucoup renouveler sa matière ou son jeu. L'anticonformiste d'aujourd'hui ne peut guère espérer maintenir son statut plus de vingt-quatre heures. D'où, sans doute, l'agitation et la fébrilité qu'on trouve si souvent parmi ceux qui font métier de rechercher pour elle-même l'originalité ou la singularité : pour attirer l'attention et concurrencer la vitesse avec laquelle tout est aujourd'hui absorbé, digéré, oublié, ils n'ont d'autre choix que de doubler d'invention, de bruit, de discours et de vidéos sur YouTube, avec pour conséquence qu'à chaque nouvelle intervention, chaque nouvelle prise de parole, chaque nouvelle idée qu'ils apportent ou nouvelle mode qu'ils espèrent créer, ils en viennent, par une sorte de mouvement contraire, à se ressembler toujours un peu plus. Un phénomène similaire peut être observé chez ceux pour qui l'anticonformisme se présente comme une valeur (intellectuelle, esthétique, morale) autosuffisante, sans que l'objet auquel elle s'applique ait besoin d'être spécifique, et qui par conséquent ne cessent de s'ajuster à l'air du temps : si la norme leur paraît changer de camp, ils font de même et changent de camp eux aussi, sans se rendre compte que cette constante adaptation constitue l'un des plus hauts degrés du conformisme en même temps que l'un des moyens les plus sûrs de retirer aux notions de centre et de marge toute espèce de distinction.

Mais ce changement d'échelle et d'étendue, par quoi l'espace de la norme envahit jusqu'aux lieux qui, jusqu'à encore tout récemment, servaient à s'en abriter, ne constitue pas le seul problème auquel fait face l'anticonformisme. Un obstacle non moins grand et tout aussi difficile à contourner se dresse devant lui : loin de le regarder d'un œil suspicieux, de le tenir à distance ou de chercher à le mater, la norme ne demande au contraire rien de mieux que de l'accueillir. Il s'agit là, bien sûr, de la conséquence même de notre valorisation de l'originalité et de la singularité. Autrefois méfiante et conservatrice, ne s'ouvrant à la nouveauté qu'avec circonspection et parcimonie, la norme s'est libéralisée, si l'on peut s'exprimer ainsi, ne cessant de faire passer sous sa juridiction des comportements toujours plus variés (et, une fois normalisés, toujours plus banals ou simplement ordinaires). C'est là l'envers ironique de notre souci d'« inclusion » – qui

est aussi, par certains aspects, une quête de contrôle – que de faire entrer dans l'ordre du répertorié tout ce qui, à d'autres époques, aurait été considéré comme extravagant ou inexplicable. Un enseignant du collégial me racontait, il y a quelque temps, avoir lu dans une copie d'étudiant que les actions de Meursault, le célèbre étranger de Camus, étaient le signe manifeste d'un « trouble de l'adaptation ». On ne saurait bien sûr reprocher à l'étudiant son raisonnement, dont la logique implacable n'est autre que celle que nous lui enseignons partout ailleurs : l'étrangeté n'existe pas, ne peut pas exister ; il n'y a pas d'un côté la norme et de l'autre l'anormalité, d'une part le connu et d'autre part l'inconnu. Au contraire, tout est assignable à une norme ou à une catégorie quelconques (mieux : tout a *droit* à une norme et à une catégorie), tout, *in fine*, est conforme à quelque chose, qu'il s'agit de reconnaître ou, à défaut, de découvrir. Cette extension du domaine de la norme a bien sûr l'avantage de nous renvoyer de l'aventure humaine une image rassurante. Meursault est beaucoup moins inquiétant (et donc philosophiquement beaucoup plus inoffensif) si l'on se convainc que son asocialité relève d'un trouble psychique inscrit au DSM plutôt que de son libre arbitre. Notre recours de plus en plus systématique à la psychiatrie et aux neurosciences pour expliquer toute forme de singularité est d'ailleurs en cela symptomatique. Ces disciplines ont bien sûr raison de nous livrer les explications qu'elles nous livrent, et elles apportent assurément un grand soulagement à ceux qui ne cherchent d'aucune façon à être des originaux, et encore moins des détraqués. Mais elles contraignent du même coup à la conformité tous ceux qui souhaiteraient être originaux ou qui s'accommoderaient de l'être, et jusqu'aux personnages de fiction que nous créons pour qu'ils le soient.

Cela dit, on se tromperait sans doute en pensant que les sciences sont les plus normatives de nos entreprises. Ce ne sont pas elles qui, du moins aujourd'hui, font le plus fortement obstacle à l'anticonformisme, mais, curieusement, les arts et les lettres, ou plus exactement les arts et les lettres tels que nous leur *demandons* d'y faire obstacle. Certes, la production artistique et littéraire s'est toujours accompagnée de normes, aussi bien internes (codes et règles, arts poétiques, traditions) qu'externes (modes de diffusion, lois du marché). Et certes, les institutions qui gouvernent cette production – musées,

conservatoires, académies, prix, organismes subventionnaires – n’ont jamais cessé de se multiplier et de se réinventer sous des formes nouvelles. Mais en dépit de ces normes et de cette gouvernance, il existait un espace pour l’anticonformisme, espace qui correspondait, grosso modo, à ce qui était extérieur aux règles et aux institutions. Pendant très longtemps, par exemple, à côté des genres hautement réglés (et prestigieux) qu’étaient le théâtre et la poésie, d’autres genres et d’autres arts, comme celui du roman, ont pu, en raison même de cette extériorité, se développer librement et sans avoir de comptes à rendre à personne. De la même façon, les mouvements d’avant-garde des deux derniers siècles se sont construits en dehors des voix officielles de l’art, et même dans le but précis de les contester. La tendance de toute chose à se normaliser les a vite rattrapés, bien sûr, et ces mouvements ont fini par créer puis par imposer leurs propres normes et règles. Mais il n’en demeure pas moins que, pendant très longtemps dans l’histoire de la création, il était possible pour à peu près quiconque de distinguer l’art officiel de l’art parallèle, une œuvre classique d’une œuvre contestataire, un artiste bourgeois d’un artiste bohème.

Une telle distinction ne va plus de soi aujourd’hui, non seulement parce que les œuvres contestataires sont devenues, pour leur large part, des biens de consommation courante, disponibles en toutes sortes de lieux et sous toutes sortes de formes, célébrées par la critique, relayées par les médias et très souvent subventionnées, mais aussi parce que les institutions sont les premières à vouloir se les approprier. Conformément en cela au grand idéal moderne selon lequel ce qui est inventif, singulier et différent a plus de valeur que ce qui ne l’est pas, elles accueillent – et même appellent – tout ce qu’elles avaient pour tâche, jusqu’à hier, de tenir éloigné de leurs murs : les gestes de « rupture », les œuvres baroques, les formes mineures, l’art naïf. Ici encore, on peut se réjouir de cette inclusion. Mais ici encore on peut se demander dans quel lieu peut se réfugier ou simplement se tenir l’artiste qui souhaite marquer la distinction. D’une certaine manière, nous voulons tellement que l’art soit original, singulier, indépendant, contestataire ou, comme on dit aujourd’hui, « antisystème » qu’il lui est conceptuellement, sinon concrètement, devenu impossible de l’être. Car s’il répond à cette demande, il se conforme alors à nos désirs et se voit donc aussitôt contredit ou

neutralisé dans son geste même. Quant à ne pas y répondre, la question ne se pose même pas, car alors c’est plus profondément sa nature – c’est-à-dire le fait même d’être de l’art – qui risque de lui être déniée (à ce jeu, d’ailleurs, nombreux sont les artistes qui ne s’y trompent pas : se déclarer haut et fort « anti-système » constitue aujourd’hui un moyen de se faire une place dans le système).

Cela dit, le plus grand obstacle à l’anticonformisme est peut-être un obstacle « intérieur ». On pourrait conclure de tout ce qui précède que c’est à son corps défendant que l’anticonformiste se voit coopté par une norme toujours plus tentaculaire et récupératrice. Mais on peut également considérer l’hypothèse inverse, à savoir que ce ne serait pas tant la norme qui chercherait à s’annexer l’anticonformiste que l’anticonformiste qui demanderait à être accueilli, écouté, respecté, en un mot admis au sein de la norme. De plus en plus, l’anticonformiste veut, à la fois psychologiquement et socialement, jouer sur les deux tableaux : s’habiller de façon extravagante quand une tenue conventionnelle est attendue et demander que personne ne s’en formalise, « choquer le bourgeois » et s’attendre à en recevoir des marques d’estime (en plus d’être lui-même offensé si d’aventure le bourgeois effectivement se choque), déroger aux usages tout en demandant que les usages s’adaptent à ses goûts particuliers. En réalité, il n’est pas même certain qu’il existe à ses yeux deux tableaux. Une telle distinction supposerait qu’il y ait encore, au cœur de sa conscience, l’idée d’une séparation ou d’une dualité entre la norme et sa propre personne. Or, dans un monde dont la règle première, pour ne pas dire l’injonction première, celle qui nous est quotidiennement répétée et dont nous avons fait l’assise de toutes nos valeurs, est que chacun *devienne soi-même*, que chacun *se réalise*, que chacun soit un *être unique*, une telle séparation, une telle dualité ne peuvent exister. Avec pour résultat qu’il n’y a plus, à proprement parler, d’anticonformisme, ni même d’originalité, mais une seule grande conformité généralisée, une même obéissance unanime à laquelle – sauf à refuser d’être soi-même, ce qui est bien sûr inconcevable et serait concrètement insupportable – il est impossible d’échapper. En lieu et place, il n’y a que les manifestations diverses de cette obéissance, une *continuité* de comportements plus ou moins variés, plus ou moins communs, qui renvoient tous à la même règle et nous tiennent tous dans le

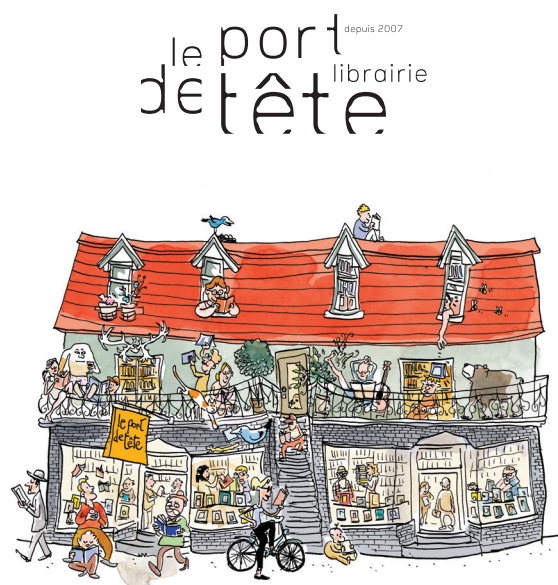
même cercle.

L'anticonformisme est peut-être devenu en cela, dans son idée même, aussi dépassé, aussi d'un autre monde ou d'un autre temps que les « détraquements » que Fréchette s'amusait à observer autour de lui. On peut voir là un gain pour l'individu, qui serait d'emblée accueilli, quelle que soit sa manière d'être, quelles que soient ses distinctions, dans le grand tout de la norme. Mais on peut aussi y voir une perte. Si l'anticonformisme n'est plus qu'un jeu ou une parade, une façon plus flatteuse ou moins avouée de vivre au sein de la norme, alors comment faire acte de résistance face au conformisme ? Comment maintenir autour de nous, et plus encore en nous, un espace autre, discordant, permettant d'abriter le désaccord, la réserve ou simplement la perplexité ?

Il y a quelques mois, de passage à Londres pour un colloque, je me faisais la remarque que les rues y étaient beaucoup moins peuplées de « personnages à panache polychrome », pour parler comme Louis Fréchette, que la dernière fois où j'y avais séjourné. Il est vrai que ce précédent séjour remontait au début des années 2000, alors que la période dite « Cool Britannia », qui pendant quelques années avait fait de la capitale anglaise le haut lieu de la dégaine et de l'extravagance chics, diffusait encore un peu de son parfum et de son effervescence. Cette fois, par contre, tout était plus « plat », pour le dire à nouveau comme Fréchette : tous les passants, « natifs » aussi bien que touristes (pratiquement indiscernables les uns des autres), auraient pu être transportés dans une autre capitale (et, réciproquement, ceux d'une autre capitale transportés dans les rues de Londres) sans que personne s'en rende compte, tant l'image de tous ces individus réunis était uniforme – mêmes vêtements dits *normcore*, mêmes coiffures sans relief, même démarche alentie par le tapotement d'un écran de téléphone, sur les visages même expression neutre ne signalant ni bonheur ni malheur particuliers. Puis, tout à coup, à une intersection, est apparue une jeune femme vêtue d'une manière qu'on pourrait qualifier, si un tel terme a encore quelque signification, d'excentrique. Sa tenue colorée et insolite, qu'accentuait un air à la fois dégagé et souverain, n'était manifestement pas le fait d'une

garde-robe trop vite rassemblée le matin même, mais au contraire – en tout cas, tout dans son allure et ses détails permettait de le supposer – d'une volonté délibérée de se démarquer, de s'amuser et peut-être même, qui sait, d'amuser les autres. Cette passante inattendue, dont Baudelaire n'aurait pas manqué de faire une figure de son *Peintre de la vie moderne*, y est-elle parvenue ? Ses efforts pour « briser la tonalité trop persistante » de la foule monochrome en valaient-ils la peine ? A-t-elle égayé ou même choqué quiconque ? Je me le demande encore. Car ce jour-là comme tous les autres jours, chacun dans la rue, sur le trottoir, dans les parcs, dans les boutiques avait la tête penchée sur son portable. ■

1. Louis Fréchette, *Originaux et détraqués*, Boréal, 1992, p. 11.



le port ^{depuis 2007}
de tête librairie

Librairie agréée
Livres neufs et d'occasion

262, avenue du Mont-Royal Est
Montréal (Québec) H2T 1P5
514 678 9566
librairie@leportdetete.com
institutions@leportdetete.com

Roman
Poésie
Théâtre
Bande dessinée
Jeunesse

Philosophie
Histoire
Sciences humaines
Sciences
Arts

269, avenue du Mont-Royal Est
Montréal (Québec) H2T 1P6
514 678 9566
librairie@leportdetete.com
institutions@leportdetete.com

www.leportdetete.com